

Boris Poplavski, *Neizdannoe : Dnevnik, sta'ti, stixi, pis'ma* [*Œuvres inédites : journaux et carnets, articles, poésies, lettres*], éditées et commentées par Alexandre Bogoslovski et Hélène Menegaldo, Moscou, Khristianskoe izdatel'stvo, 1996, 512 p. ISBN : 5-7820-0027-9

Un continent émerge sous nos yeux : le Paris russe de l'entre-deux-guerres. Il fut un haut lieu de l'interculturalité.

Par son échelle, par sa signification, l'émigration russe qui suivit Octobre 1917 est sans équivalent dans l'Histoire, dépassant par son ampleur l'exil des huguenots français après 1685. Des centaines de milliers de Russes, déchus de leur position sociale, s'organisèrent comme ils pouvaient, à Istanbul, à Sofia, à Berlin, à Paris, ailleurs encore, avec leurs restaurants, leurs journaux, leurs organisations de secours et d'entraide.

Avant 1917, l'émigré russe était accueilli en France avec une sympathie affirmée, en particulier dans les milieux intellectuels. Après 1917, tout change. Lui qui marche au rebours du « sens de l'Histoire », n'entre plus dans aucun schéma « progressiste ». C'est à Pétrograd que, soulevé par son romantisme révolutionnaire, accourt le fils du proviseur de Saint-Brieuc, dans *le Sang noir* de Louis Guilloux. Comment pourrait-il voir ceux qui font le chemin dans le sens inverse ? L'émigré russe était l'illustration vivante de la violence révolutionnaire, le reproche incarné. Il était, au sens propre, « inemployable ».

Parmi les créateurs de l'émigration russe, les peintres, les sculpteurs, les compositeurs avaient quelque chance de toucher le public européen. Les écrivains, en revanche, s'adressaient à un lectorat très restreint et publiaient difficilement. Sauf à changer de langue,

comme Nabokov « l'Américain ». Sauf à changer de langue et de nom, comme Lev Tarasov, devenu, sous la pression de son éditeur, Henri Troyat.

Il faudra bien un jour écrire l'histoire de cette surdité. Elle avait construit son propre appareil de justification, répandant complaisamment la métaphore fallacieuse du « rameau coupé ». Séparés du tronc nourricier de la mère patrie, les émigrés russes auraient été fatalement frappés de stérilité. Cette question faisait l'objet de polémiques au sein même de l'émigration, en particulier dans la revue *Tchisla*. On sait en fait, qu'œuvrant dans des conditions matérielles terriblement ingrates, les émigrés russes ont manifesté au contraire une surprenante créativité.

Par ses grandes voix (Bounine, Hippius), l'émigration russe avait certes fièrement affirmé sa haute « mission ». Il faudra pourtant des décennies, la déferlante de *l'Archipel du Goulag*, la Perestroïka, puis la chute du communisme soviétique, pour que les intellectuels français prennent définitivement conscience de ce qui était depuis longtemps évident aux yeux de leurs collègues étrangers : la France avait abrité un trésor culturel sans précédent. Les temps, certes, ont bien changé, et l'on peut recevoir aujourd'hui le prix Goncourt en signant Makine ; un éditeur perspicace aura su redécouvrir, faire traduire et imposer Nina Berberova. Il n'empêche. Combien de poésies, de romans, d'essais, de toiles, de dessins auront entre-temps été dispersés, détruits, jetés à la décharge, irrémédiablement perdus ? Comment une culture a-t-elle pu, à de notables exceptions près, être à ce point négligée par ceux-là même qui auraient dû avoir à cœur de la sauver ?

Le Montparnasse russe de l'entre-deux-guerres a eu son Rimbaud : Boris Poplavski, né à Moscou en 1903, mort tragiquement à Paris en 1935.

Poe, Raimbaud, Dostoïevski, Joyce, Lautréamont sont les références qui reviennent le plus souvent sous la plume de ses critiques. Ce grand poète a pourtant commencé par se croire peintre. Arrivé à Paris en 1921, il passe deux ans à Berlin (1922-1924), puis regagne définitivement notre capitale. De taille moyenne, les cheveux châtain, robuste, il pratique boxe et haltérophilie et célèbre le « corps intelligent », déclarant avec un brin de provocation aristo-

cratique : « Je pratique la métaphysique et le sport. » Par goût, mais aussi par choix philosophique, partageant le culte de l'union de l'âme et du corps si courant alors, cette fameuse « douchétélesnost », qui devient sa conviction intime à la fin de sa vie et qui inspire son deuxième roman, *Domoï s nebes* [Retour sur terre].

Car cet athlète est fasciné par l'ascétisme et la sainteté. Les yeux perpétuellement masqués par d'épaisses lunettes noires, qui mettaient mal à l'aise ses interlocuteurs, il produisait une saisissante impression de misère matérielle. Végétarien, habitué des cafés de Montparnasse (la Rotonde, surtout), il ne dédaignait pas, après minuit, de provoquer la bagarre, histoire de marquer sa différence avec les intellectuels « geignards ».

Il fréquente l'un des rares lieux où se croisaient les deux générations d'émigrés russes : le salon des Merejkovski, à Passy. C'est là que les « anciens » (G. Adamovitch, Vl. Weidle, G. Fedotov, Vl. Khodassevitch et sa femme Nina Berberova, etc.) côtoyaient les « jeunes » (D. Knout, A. Ladinski, Iou. Mandelstam, S. Charchoune, Vl. Varchavski, etc.). Il assiste à ce sujet à la fondation de *la Lampe verte*, et à sa première séance, le 5 février 1925, avec un exposé de Zinaïda Hippus sur la littérature de l'émigration.

En 1930, à l'initiative de Nicolas Otsoup, naît la revue *les Nombres* [Tchisla]. C'est à cette époque que Poplavski s'éprend de Natalia Stoliarova qui, pour rejoindre son père, décide de regagner l'URSS à la fin de 1934. Libérée après des années de Goulag, elle sera, jusqu'à sa mort, en butte à la persécution du NKVD, puis du KGB.

Les matériaux publiés ici pour la première fois (à l'exception des articles et du journal de 1928-1935), éclairent de manière nouvelle toute l'œuvre de Poplavski. Ils affirment qu'il n'y avait pas pour l'écrivain de différence radicale entre la prose, la poésie, le journal intime. Poplavski repoussait les frontières entre les genres. G. Adamovitch l'avait bien vu : « La modernité de Poplavski, son originalité jusqu'à nos jours, se manifestaient entre autres dans son refus des formes [...], il ne respirait à l'aise que lorsque s'abolissait la frontière entre art et document privé, entre littérature et journal intime. » Un exemple éloquent à ce sujet est le chapitre d'*Apollon Bezobrazov* publié dans *Tchisla* (n° 1), sous le titre « le Bal » : collage juxtaposant chants tziganes, prières,

réflexions philosophiques, phrases extraites de leur contexte, digressions lyriques en prose, où la narration se développe par association, au moyen de brusques sauts sémantiques.

Poplavski affirme donc le refus du « beau », au profit du « laid » et du « subjectif ». Il faut replacer cette position dans le système d'oppositions qui, seul, lui donne sens. Elle était en fait le décri de la « belle littérature », c'est-à-dire, ici, du mensonge : « il ne doit pas y avoir de littérature, rien que des notes de journal ». On avait là une esthétique du document, du fragmentaire, du lambeau de vie, au nom d'une sincérité maximale, du « nudisme de l'âme ». Une esthétique aussi de l'inachevé, du refus de l'œuvre close sur elle-même. L'art comme transmutation du subjectif en objectif, de l'intime en universel. A ce titre, Joyce fut une découverte essentielle. Quelques mois avant sa mort, le poète appelle à créer un art « total », qui engagerait le corps entier. On a là quelque chose qui, comme l'observe Hélène Menegaldo, annonce les expériences graphiques et picturales de la fin du siècle. Quelque chose qui est relié aussi à l'écriture automatique des surréalistes, attachée à saisir la fugacité alogique des sensations.

Cet admirateur des surréalistes ne vivait pas dans sa tour d'ivoire. Bien des notes de son journal sont au contraire d'une extraordinaire lucidité. Affirmant la fragilité des Etats qui rejettent la personne et se construisent sur « des masses dépersonnalisées d'hommes-instruments », il prédit en 1932 que l'Etat soviétique, en dépit des « dimensions babyloniennes grandioses de ses réalisations techniques », aura une chute « tout aussi foudroyante que la chute des royaumes assyriens, inventeurs du travail des esclaves ». Il exérait le nationalisme et même le patriotisme, ce qui est un trait remarquable pour un Russe : « Les véritables écrivains ont ignoré l'hystérie patriotique et le nationalisme [...]. Shakespeare, Cervantès, Dante en étaient exempts. »

Sa soif intellectuelle était sans limite, s'intéressant aux Pères de l'Eglise comme à la Kabbale et à la théosophie. Il avait fait le choix délibéré de la misère matérielle pour pouvoir lire, des journées entières, dans les bibliothèques parisiennes. Son sens littéraire était extraordinairement sûr. Il fut l'un des premiers à affirmer le génie de Joyce. Connaissant personnellement Eluard, Soupault, Tzara, il partageait leur passion pour le roman noir anglo-saxon et Lautréamont.

De son vivant, il ne publia qu'un seul volume de poésies : *Flagi* [les Drapeaux], édité en 1931 grâce à l'aide financière d'une mécène. Tous ses autres recueils furent posthumes : *Snejny tchas* [L'Heure neigeuse], en 1936, publié par Nicolas Tatischeff avec le soutien financier du peintre Larionov, et *V venke iz voska* [Dans la couronne de cire], en 1938. En 1965, Nicolas Tatischeff publia un autre recueil, *Dirijabl neizvestnogo napravlenia* [Le Dirigeable de destination inconnue], qui renferme d'étonnantes poésies mystiques.

L'édition de la prose de Poplavski aura connu un parcours encore plus malaisé. Il achève en 1932 son roman *Apollon Bezobrazov*, et le publie dans *Tchisla*. G. Adamovitch et Vl. Weidle font l'éloge des premiers chapitres, dans lesquels ils aperçoivent la poétique du Poe des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*. Mais le chapitre 28 est durement critiqué par Merejkovski. Dans son texte définitif, Poplavski le supprimera et refondra la numérotation des chapitres. Les éditeurs français ayant repoussé le manuscrit, Ilya Zdanevitch avança la moitié des fonds nécessaires. Nul ne proposa l'autre moitié. Trois ans plus tard, quelques mois avant de mourir, Poplavski achève *Domoï s nebes* [Retour sur terre]. La revue *Tchisla* a disparu l'année précédente. Les *Sovremennye zapiski* [Les Carnets modernes], que dirige le rayonnant Fondaminski (alias Bounakov), lui retournent le manuscrit. Le même Fondaminski lui infligera une ultime blessure en refusant de l'admettre dans le cercle *Kroug* [Le Cercle], qu'il crée à Paris pour favoriser les rencontres entre les deux générations.

Il faudra attendre les années soixante-dix pour que les universitaires redécouvrent Poplavski. Aux Etats-Unis, avec Semen Karlinsky et Anthony Olcott, qui commentent et publient en reprint une partie de l'œuvre poétique (3 vol., Berkeley, 1980-1981). En France, avec Hélène Menegaldo, qui soutient en 1981 à l'Université de Paris 10 sa thèse de doctorat d'Etat consacrée à l'« univers imaginaire » du poète. Travail de pionnier, la thèse étudie la source même (« l'image ») de l'art de ce poète venu de la peinture, en même temps qu'elle rassemble des œuvres devenues inaccessibles et, pour la plupart, oubliées. Non publié, mais toujours consulté comme point de passage obligé des études sur le poète, ce travail universitaire aura joué un rôle décisif dans la redécouverte de

Poplavski. Signalons qu'une version remaniée de cet ouvrage paraîtra en russe en 1999 chez l'éditeur du présent recueil.

En 1993, Louis Allain publiait, dans la maison d'édition qu'il dirige, les deux romans de Poplavski *Domoï s nebes* [Retour sur terre] et *Apollon Bezobrazov*, assortis d'une substantielle préface (Saint-Petersbourg [Logos]—Düsseldorf [Golouboi vsadnik]). Il éditait la même année un recueil de souvenirs et d'évocations des contemporains du poète.

Le présent livre d'Hélène Menegaldo et d'Alexandre Bogoslovski est une nouvelle pierre apportée à la patiente et méthodique reconstruction de l'œuvre de Poplavski.

Ce volume n'est ni un essai, ni une édition commentée. Il présente d'abord une gerbe de matériaux *sur* Poplavski, réunissant des rappels biographiques, des analyses critiques, des témoignages (écrits, interviews), des lettres de ses amis et correspondants, les réactions de la colonie russe de Paris à sa mort tragique. Outre les travaux des deux co-éditeurs, on trouvera ici des textes de Natalia Stoliarova, qui fut la grande passion du poète, mais aussi des présentations extrêmement denses de Nicolas Tatishcheff, son ami et exécuteur testamentaire, auteur de huit études remarquables et qui fit tant pour la destinée posthume de l'œuvre, ainsi que des textes de Vladislav Khodassevitch, Andreï Sedykh et du poète Boris Zakovitch, l'ami « Poussia ». On découvrira ensuite, comme l'annonce le titre du volume, des textes *de* Poplavski : des pages inédites de son journal, d'abord, de 1928 à sa mort (pp. 91-225). On a là cent trente pages qui constituent une source essentielle pour qui veut comprendre l'émigration russe « de l'intérieur » et connaître l'époque « légendaire », comme dit Hélène Menegaldo, de Montparnasse. Cinquante pages sont ensuite dévolues aux articles philosophiques et littéraires (pp. 251-306). Les éditeurs ont eu l'excellente idée de grouper les articles critiques consacrés à la peinture. Leur lecture s'impose désormais à toute étude sur la peinture russe de l'émigration. On signalera aussi deux articles sur la boxe (pp. 346-349) qui forment une sorte d'écho au Montherlant des *Olympiques*. Au chapitre des œuvres littéraires proprement dites, le lecteur découvrira treize poésies inédites (pp. 353-366) et trois variantes d'*Apollon Bezobrazov* (pp. 367-392).

Enfin, les deux co-éditeurs ont pris l'heureuse initiative de doter leur volume de ces trois outils essentiels que sont les commen-

taires, la bibliographie et l'index. Les quarante pages des premiers, groupés en annexe (p. 431-471), sont extraordinairement riches. Les onze pages de bibliographie (p. 472-483), quant à elles, forment désormais la source de toute étude sur le poète. Quant à l'index, qualifié de « biographique », il fournit un ensemble d'informations précieuses sur les personnes « liées directement ou indirectement à Poplavski ». Enfin, les éditeurs ont ajouté une quarantaine d'illustrations extrêmement intéressantes : photographies de personnes (Vladimir Varchavski, N. Tatischeff et son épouse Dina Schreibman), photographies de manuscrits, mais aussi des dessins du poète (portraits de Natalia Stoliarova, de Dina Schreibman, de Maïakovski, plus un autoportrait), et plusieurs autres œuvres d'artistes (Foujita, Zinaïda Gautier, Sergueï Karski, etc.).

On soulignera, pour conclure, un trait particulier à ce volume. Les co-éditeurs ne font pas que présenter le fruit de leurs travaux. Ils délivrent en même temps une émouvante leçon. Alexandre Bogoslovski a payé au prix fort sa foi dans la littérature et le courage quotidien qu'elle commandait. Comme le papier monnaie était gagé sur l'or, sa parole à lui est validée par trois ans de Goulag, par une vie entière dévouée à une noble cause. C'est la même gravité, le même souvenir de l'épreuve, qui lestent les pages sobres et denses d'Hélène Menegaldo qui a l'expérience intime de l'émigration russe. Et c'est là sans doute qu'il faut chercher le secret de l'étonnante unité qui soude ce livre écrit à deux : par-delà leurs différences, ses éditeurs partagent une même mémoire.

*Jean Breuillard,
Université Jean-Moulin Lyon III,
Faculté des Langues,
département d'Etudes slaves*